



La farandole des vigneronns.

## LA FÊTE DES VIGNERONS A VEVEY

par HENRY BORDEAUX

Vevey, ce 1<sup>er</sup> août 1927.

Sur le bateau qui, des rives de Savoie, me conduit aux rivages de la Suisse, à Vevey, où je vais assister à cette curieuse Fête des vigneronns, qui ne se célèbre que tous les vingt ou vingt-cinq ans, je ne puis écarter le sentiment qui m'est peut-être le plus étranger et qui est l'envie. J'envie pour mon pays cette célébration grandiose et pittoresque ensemble d'une fête populaire reliée à la fois aux coutumes locales et au rythme éternel des saisons. La centralisation, nécessaire autrefois pour réaliser l'unité française, a tout de même fini par atteindre chez nous ces manifestations où chantait l'âme d'un petit pays. Il faut avoir lu dans Charles de Ribbes, ce disciple de Le Play et ce prédécesseur oublié des Joseph de Pesquidoux et des Charles de Bordeu, l'énumération de toutes les solennités commémorées autrefois en chansons, en danses, en cortèges et en représentations théâtrales, pour mesurer le déchet actuel. La naissance du printemps et les vendanges, notamment, inspiraient heureusement nos ancêtres et ne passaient jamais inaperçues. Nous étions alors dépendants de la terre, de la lumière et du ciel. Les mystères et les farces sont nés chez nous. Pourquoi donc nos provinces ont-elles perdu leur vie personnelle, leurs coutumes, leurs bannières, leurs habitudes et leurs traditions? Pourquoi, devant le mur d'Orange, ne donne-t-on que des *Iphigénie* et des *Orphée*? Certes, il est bon de montrer que nous

sommes surtout des classiques, héritiers de la beauté grecque et de l'ordre romain, mais n'est-il pas une Provence des Aliscamps et des Saintes-Maries? Provence qui, tout de même, avec l'Alsace, a presque seule gardé un visage personnel, parce qu'un homme, un très grand homme, un des plus grands poètes de tous les temps, Mistral, lui a composé avec ses œuvres un miroir où elle se voit telle qu'elle doit être. Alsace qui sut fêter sa délivrance le 9 décembre 1918, à Strasbourg, en présence du président de la République, par un défilé symbolique qui, pour les assistants, demeura la plus merveilleuse représentation de vie populaire, digne de l'ancienne Grèce et des processions des Panathénées.

Qu'est-ce donc que cette Fête des vigneronns qui m'appelle à Vevey? Certes, la Suisse a toujours aimé et réussi ces spectacles de plein air. N'ai-je pas assisté au théâtre de Mézières, au-dessus de Lausanne, à un *Guillaume Tell* des frères Morax, où le héros de l'indépendance se pouvait mouvoir dans son cadre naturel, et au village de Champéry, au pied de la Dent du Midi, à la reconstitution d'une noce villageoise dans le Valais au dix-huitième siècle, et, à Genève même, à la Fête de la Jeunesse et de la Joie, mimée et dansée par les rythmiciennes formées selon la méthode de Jacques Daleroze? Mais la Fête des vigneronns jouit d'un prestige spécial. Une vieille église, une couronne de vieux châteaux, Blonay, Chillon, la Tour, le Châtelard, Glérolles, donnent à Vevey une empreinte religieuse et féodale. Les montagnes dentelées qui ferment son horizon, Jaman, la tour d'Al, la Dent de Morcles et, au loin, la merveilleuse Dent du Midi, aux sept pointes, l'encouragent à la hardiesse et à la violence. Mais l'eau qui la baigne est si bleue, si pure, si limpide,

les coteaux qui de près la bordent, avec leurs vignobles suspendus en terrasse, sont si délicats et charmants qu'elle a toujours écouté leurs conseils de joie et leurs sourires. Sans doute, elle travaille avec âpreté, supporte les épreuves des intempéries et se confie à Dieu. Mais elle n'oublie pas le plaisir. La Réforme n'a pu altérer son caractère de bonne humeur. Il fut une époque où l'austérité lui fut impérieusement recommandée : ne raconte-t-on pas, dans les vieux livres, qu'un jour les autorités apprirent avec indignation qu'il se trouvait à Vevey un maître à danser dont la présence donnait lieu à de grands scandales, « comme à des bals de nuit entre les deux sexes »? Les maîtres à danser s'y acclimatèrent mieux que les Sociétés de tempérance.

L'abbaye de l'agriculture de Vevey, devenue aujourd'hui la Confrérie des vigneronns, date du seizième siècle. Elle honorait à la fois deux patrons, saint Urbain et Bacchus. Elle récompensait les plus habiles vigneronns avec une grande solennité, et cette solennité se transforma peu à peu en cortèges et représentations. Il y eut des *parades* dès 1651, mais les véritables cortèges commencèrent en 1730. On y célébrait la gloire de Bacchus et les travaux de la vigne et, bientôt, on y suspendit comme des guirlandes les symboles de la terre entière. Ce fut une œuvre que le peuple composait, à laquelle chacun collaborait. Après Bacchus, apparut Cérés, la déesse des moissons, puis Silène avec les faunes et les bacchantes.

En 1791, le cortège est surveillé par le bailli, qui représente le gouvernement bernois : on redoute des allusions révolutionnaires. En 1797, il prend une ampleur nouvelle et les quatre saisons y sont symbolisées. Mais la fête suivante est reportée à 1816.



Le cortège des petits bergers et bergères.

Photographies J. Clair-Guyot.



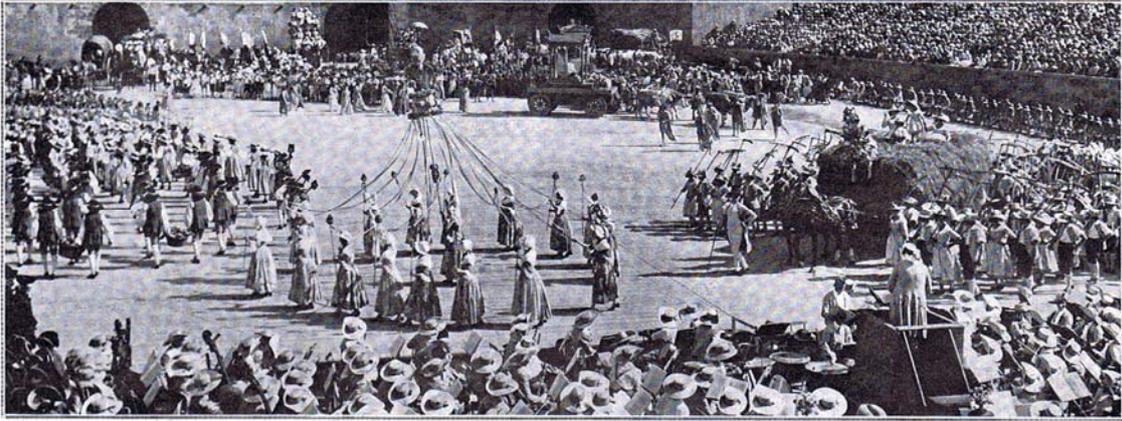
#### Le couronnement des vigneron.

« Dans la loge officielle, où se tiennent les membres de la Confrérie des vigneron, M. Emile Gaudard, abbé-président, couronne le premier des quatre vigneron qui ont obtenu, dans les dix précédentes années, le maximum de récompenses pour le bon entretien de leur vigna. A droite du président, les médailles qui ont été portées sur un brancard dans le cortège au fond, maisons dont les toits ont été partiellement dégarnis de leurs tuiles par les habitants qui ont ainsi improvisé des tribunes entre les chevrons. — Phot. J. Clair-Guyot.

Au printemps de 1800, sur cette place du Marché, à Vevey, où se déroulera désormais la fête, c'est Bonaparte qui passe en revue l'armée d'Italie avec laquelle il franchira le Grand Saint-Bernard dans les neiges pour la conduire à Marengo. La paix revenue avec la chute de l'Empire, les défilés allégoriques recommencent périodiquement et chaque fois avec des embellissements nouveaux. Le livret de la fête se développe en petits vers de mirliton qui, peu à peu, se rapprochent de la poésie. « Si l'on pense, écrit Edouard Rod dans un excellent historique qu'il con-

sacra jadis à la Fête des vigneron (*Revue des Deux Mondes*, juin 1905), que ces vers étaient chantés par neuf bergers vêtus de bleu de ciel et de blanc et portant des guirlandes; que d'autres bergers et bergères venaient ensuite offrir à ceux-ci des fleurs et les entraîner à la danse; qu'un orage — avec « un moyen préparé pour imiter le tonnerre » — éclatait et troublait leurs jeux, puis se calmait peu à peu et s'éloignait dans la reprise des chants, on aura une idée du caractère général de ce spectacle. »

Spectacle qui ne cesse pas de s'agrandir et s'amplifier au cours du dix-neuvième siècle, à chaque nouvelle célébration de la Fête des vigneron. Théophile Gautier, qui assistait à celle de 1865, en fit un tableau coloré dans son feuillet du *Moniteur universel*, et coloré malgré la pluie qui tombait impitoyablement sur les acteurs, les figurants et les douze mille spectateurs. La bacchanale surtout le charma : « Elle n'est composée, écrit-il, que de faunes, de satyres et de bacchantes, vêtus de peaux de panthère, de pagnes de feuillages et coiffés de



Le cortège du Printemps : faucheurs et faneuses, l'arbre de mai et la charrette de foin.

pampres. Ils dansent et bondissent comme s'ils avaient sous les pieds la peau de boue gonflée des anciennes fêtes de Bacchus. Rien ne donne plus l'idée d'une fête antique que ce ballet mâle, d'une verve si délirante et d'une gaieté vraiment sauvage. Les danses athéniennes en l'honneur de Cérés et de Bacchus, et qu'on nommait les *aloënes*, devaient avoir ce caractère. »

Edouard Rod, dans son étude, rappelle avec fierté le caractère particulier que revêtit la Fête des vigneron de 1889, en raison d'une tension brusque et inattendue entre le gouvernement helvétique et le gouvernement allemand. Un espion allemand avait été arrêté en Suisse, et Bismarck réclamait avec menace son élargissement immédiat. Quand le révérendissime abbé de la Confrérie des vignerons — qui présida la fête et prononce le discours d'usage après l'octroi des récompenses : c'était alors M. Paul Cérésolo, orateur et homme d'Etat, dont le nom est toujours estimé en Suisse — prit la parole, cette foule rassemblée attendait de lui le mot d'ordre. Et quand il lança de sa forte voix cet appel final : « Aime ta patrie, les lieux qui t'ont vu naître, ce ciel qui t'a nourri, ces champs, ces bois, ces montagnes et cette liberté, conquête de nos pères, que nous voulons conserver à nos enfants », ce fut un enthousiasme délirant. La terre de la liberté ne se laisserait pas envahir. Ce n'est pas un mauvais choix que celui d'une fête populaire pour montrer à son pays ses véritables directives.

La dernière Fête des vignerons, avant celle d'aujourd'hui, fut celle de 1905. J'y assistais et, de mes carnets de voyage, je tire des notes admiratives sur le cortège des saisons : le Printemps avec la déesse

Palès, sur un char blanc soutaché de bleu et d'or, que traînaient quatre bœufs couleur de froment, — Cérés conduisant les moissonneurs et les pasteurs



Les vignerons couronnés défilent sous des arceaux décorés de pampres.

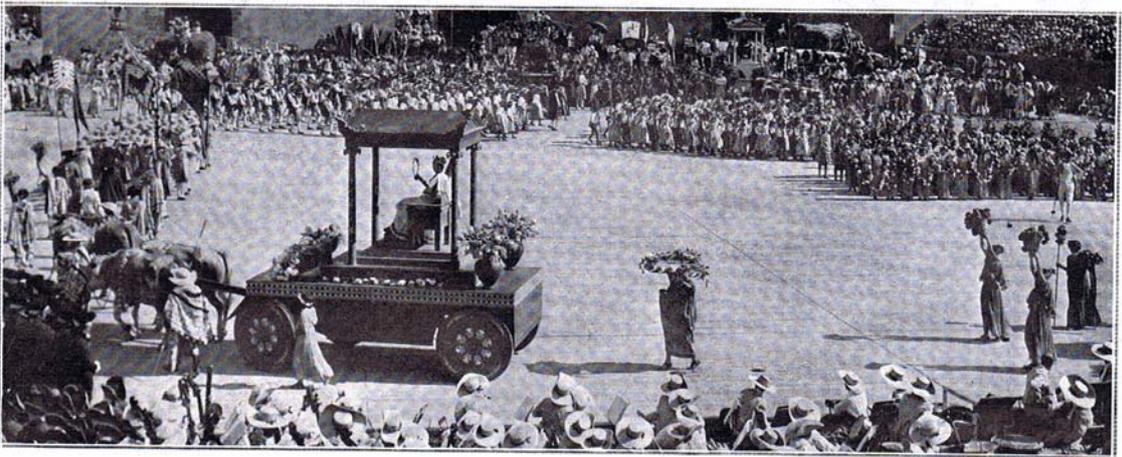
de la Gruyère, dont le chef chanta le *Ranz des vaches* à ébranler le plafond du ciel, — et, comme je m'informais de ce prodigieux ténor, on m'apprit que

c'était un notaire de Fribourg ; dans toutes les solennités, on le convoquait pour chanter le *Ranz des vaches* ; entre deux couplets, il rédigeait ses actes ; — Bacchus, enfin, précédé des canéphores portant des corbeilles de fruits. Et ce fut le ballet des feuilles mortes, dont les danseuses agitaient autour d'elles, en gestes rythmés, leurs longs voiles à la Loïe Fuller. Ces longs voiles étaient tous de teintes différentes, comme les bois que nuance octobre. Du vert décoloré au ton de la rouille, on pouvait suivre sur leurs tissus les dégradations lentes de l'or, du cuivre et de la pourpre, celles des feuilles du peuplier, du châtaignier et de la vigne.

Et voici la Fête des vignerons de 1927.

Je sors de l'amphithéâtre, grisé de soleil, de musique, de couleurs, avec l'enthousiasme que devaient éprouver les Grecs à la célébration des Travaux et des Jours, aux processions des Panathénées. Tout un peuple communiant dans un même sentiment d'amour, collaborant à la même œuvre d'art non point en se contraignant, mais tout simplement, parce qu'il est guidé vers sa poésie naturelle, c'est là une sensation si pleine et si heureuse qu'on regrette un peu de l'éprouver hors de chez soi...

Place du Marché, à Vevey, — là même où Bonaparte passa la revue de l'armée d'Italie, — des estrades, qui peuvent contenir quinze mille spectateurs, entourent un espace semi-circulaire qui s'appuie à la reconstitution de l'un de ces vieux châteaux de la Suisse romande, Morat, Grandson,



Le char de la déesse Palès escorté de femmes portant des fleurs.

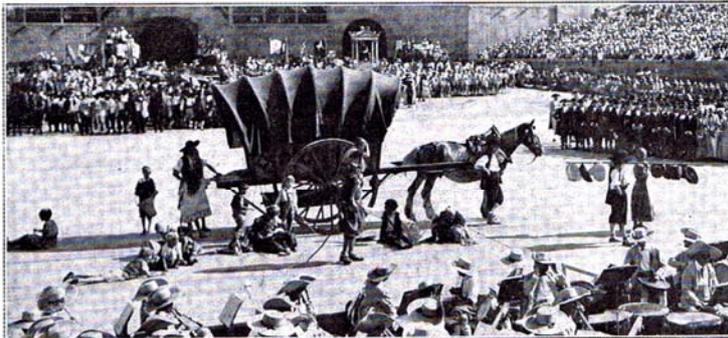


LA « FÊTE DES VIGNERONS », CÉLÉBRÉE A VEVEY CINQ FOIS PAR  
Cet amphithéâtre, pouvant contenir près de 15.000 spectateurs, est édifié, sur la place du Marché, entre le lac Léman

*Photograph*



CLE. — La « Chanson des Vignerons » après la danse, dans le cortège de l'Automne.  
ville, devant la reconstitution d'un vieux château de la Suisse romande que domine la ligne sinieuse des montagnes.  
*Vir-Guyot.*



Les vanniers bohémiens.

Blonay. Ce décor romantique a trois portes par où va paraître le cortège. Le public est là, rassemblé sous le soleil qui est éblouissant et achève le décor de plein air sur les montagnes avoisinantes : public innombrable, comme teinté de vert pâle par les visières distribuées à l'entrée contre l'éclat de la lumière, et tout frémissant du mouvement des éventails. Les portes vont s'ouvrir : qu'allons-nous voir ? Que voyait-on dans les théâtres populaires antiques ? Des combats de gladiateurs, des combats de bêtes ; aujourd'hui, des combats de taureaux. Les portes s'ouvrent, et ce sont les chars et les cortèges des saisons : la déesse Palès, blanc et or sur son char doré ; la déesse Cérès, toute rouge, avec les canéphores chargées de bleuets et de coquelicots ; Bacchus violet sur un lit de vendanges. Deux mille figurants, aux costumes multicolores, vont se masser dans le fond et, tandis que défilera l'une des saisons, les autres ne cesseront pas de garnir ce fond de décor et, par les mouvements et les changements continus des acteurs, lui communiqueront la diversité de la vie. Invocations, défilés, chants, danses, ballets, la Fête des vigneronnes est un mélange de poésie, de musique et de couleur. Elle est l'hymne au travail et à la paix.

Hymne au travail et à la paix à quoi l'on souhaiterait l'assistance de nos professeurs, de nos instituteurs, de notre jeunesse, parce qu'ils y apprendraient comment on aime son pays, sa gloire et sa liberté et comment les fêtes se marient heureusement à l'effort et à la peine. Il faut pour la réussite de tels vastes mouvements rythmés la collaboration d'un peuple tout pétri de traditions locales.

Pour la seconde fois, M. Gustave Doret, l'excellent compositeur, a été chargé de la musique, et, sans doute, doit-il cet honneur au succès qu'il a remporté à la fête de 1905. Mélange de musique savante et populaire, puisée aux grandes sources wagnériennes — et l'on crut entendre parfois passer l'appel des Walkyries — et aux vieilles chansons patoises, dont on ne sait si l'on doit préférer l'Hymne à la terre,

*l'Hymne au pays* et, surtout, *l'Offrande à Cérès*, aux rythmes plus légers de la *Chanson du chevrier*, du chœur *A qui donner la rose* ou de la *Chanson des vigneronnes*.

Le livret a été confié à M. Pierre Girard qui, déjà, avait composé celui de la Fête de la Jeunesse et de la Joie, à Genève, en collaboration avec



Le rémouleur.

M. Jacques Chenevière. A vrai dire, ce livret est imposé par les travaux et les jeux des saisons, mais c'est un poème éternel. On tourne dans le même cercle, mais ce cercle est vaste comme le monde. Chez nous, un Francis Jammes, un Louis Mercier célèbreraient à merveille les rythmes de la Terre. Dès le début, M. Pierre Girard attache le présent au passé, comme on noue la vigne trop jeune au tuteur qui la doit soutenir :

*O morts qui reposez tout autour de l'église,*

*Tandis que le clocher promène chaque jour  
L'ombre de l'heure bleue, l'ombre de l'heure grise,  
Sachez que nous prenons la tâche à notre tour...*

Le cortège des saisons commence par l'hiver. La nature ne s'endort plus. Les bûcherons abattent le bois, les forgerons préparent les outils, les laboureurs vont surveiller le blé qui lève sous la neige, les vanniers passent dans leur roulotte, et c'est un des plus charmants tableaux. J'aurais souhaité d'introduire ici quelque nouveauté. L'hiver à la montagne ne s'est-il pas renouvelé avec les jeux sur la neige, avec le ski maître de l'espace, avec les courses de bobsleigh, avec les dessins des patineurs sur la glace ? N'eût-il pas été neuf et amusant d'assister à quelque ballet de patineurs, sinon de skieurs, en substituant le patin à roulettes au patin à lame d'acier, avec des chandails et des lainages multicolores, qui nous eût évoqué les sports d'hiver aujourd'hui à la mode et tout spécialement favorisés en Suisse dans ses stations de haute montagne bien aménagées ?

L'hiver, pourtant, c'est presque la saison sacrifiée. A partir du printemps, l'effet ne cessera pas de grandir jusqu'à la bacchanale de l'automne. Quelle charmante déesse, cette brune Palès aux bras de terre cuite, aux yeux étincelants et aux dents éblouissantes, qui, drapée dans un manteau bleu, apparaît sur un petit temple doré pareil aux temples grecs renouvelés par l'Empire ! Sera-t-elle dépassée par la blonde Cérès vêtue de rouge, si radiante et d'une chair diaphane si veloutée ? Ou par le Bacchus de pourpre vauté sur la violette vendange ? Ce mélange d'art grec — sans cesse évoqué par les canéphores, par les coiffures des figurantes aux longues tuniques, par les poses tanagraïques — et de bucolique du dix-huitième siècle inspiré de Jean-Jacques et de Trianon, n'est-ce pas la marque, précisément, de la Fête des vigneronnes de 1927 ? Elle n'a pas innové — et peut-être pas assez — mais elle nous apporte une imitation de l'antique transformée par un sens plus moderne de la figuration, du rythme et de la couleur. Elle s'est servie des perfectionnements apportés par une Loïe Fuller dans l'opposition des couleurs et des draperies, par une Isadora Duncan dans le mouvement de la danse servant d'interprétation au texte et à la musique, par toutes les écoles du rythme et par toutes les audaces picturales des mélanges de teintes. Et tout cet art modernisé, elle l'a plié à l'illustration éternelle de la célébration de la terre.

Là est la grandeur de ce spectacle. Sans doute on en détachera tel tableau plus achevé ou plus émouvant, — la roulotte des vanniers avec l'éclat de ses châles bohémiens, — l'offrande à Cérès avec le merveilleux et lent ballet des porteurs de bleuets et de coquelicots, — la bacchanale finale avec les fannes bondissantes vêtus de peaux de panthère et les nymphes éperdues aux tuniques orange, soufre ou jaune paille. Moi, j'en admire surtout l'ensemble parce que j'y recueille l'attestation d'un cœur populaire battant à l'unisson.



Les Armaillis des Colombettes (montagnards suisses de la Gruyère, qui fabriquent les célèbres fromages).



Silène sur son âne.



L'abbé-président et sa suite.

Photographies J. Clair-Guyot.

Magnifique et lumineux spectacle, mais né tout simplement d'une petite manifestation locale : la récompense publique donnée en présence de tout le canton à de braves vigneron. Et l'on a maintenu la tradition. Avant les somptueux défilés, l'abbé-président de la vieille confrérie a fait l'appel des vignerons couronnés. Quand le premier lauréat a été appelé, tout vieux et tout courbé sous le poids des ans, du travail et de l'honneur, avant qu'il s'en allât sur l'estrade recevoir sa couronne de chêne comme un triomphateur, sa vieille femme, qui était parmi les figurantes, l'a attrapé au passage et lui a donné l'accolade. Elle ne jouait pas de rôle et le geste n'était pas prévu. Il y a, dans la Fête des

vignerons, une partie qui n'est pas jouée et qui vient du cœur de tout un pays traditionnel. Ce baiser de vieille femme, c'était tout le rappel naturel du passé ! Il donne un sens humain à cette merveilleuse parade qui cesse d'être une parade parce qu'elle exprime réellement tout un peuple...

HENRY BORDEAUX,  
de l'Académie française.